

« sieur Charles, vous n'oublierez pas, n'est-ce pas? »

— « Quoi donc, madame? »

— « Eh bien! mais.... vous savez..... n'est-ce pas « demain...? »

— « Oh! diable! c'est juste...! »

— « A l'heure accoutumée, n'est-ce pas?... Oh! « d'abord, n'y manquez pas.... nous comptons sur « vous.... je tiens à avoir tout mon monde.... mais « ce sera *entre nous*, n'est-ce pas? c'est plus « agréable. »

Cet *entre nous* signifie que, ce jour-là, les *intrus* ne seront point admis à la participation de l'*extrà*, lequel est, en hiver, quelque poulet un peu moins phthisique que les volatiles du courant; et, en été, quelque plat d'asperges en sixième primeur. Le tout, flanqué d'un dessert à pruneaux de Tours, et clos par un petit verre de cerises à l'eau-de-vie.

Quant aux autres légumes, tels que haricots verts, artichauts, petits-pois; et, quant aux fruits de saison, tels que cerises, fraises, framboises, groseilles et raisins, leur apparition, quoique fort tardive, constitue la partie des *surprises* de la *pension bourgeoise*. On ne les annonce pas. C'est de la coquetterie culinaire. Aussi la première fraise y obtient-elle toujours un long suc-

cès d'étonnement; et le melon y cause-t-il une sensation infiniment prolongée!

Au surplus, les *extrà* sont pour l'hôtesse, en définitive, une occasion de bénéfices. C'est de la fausse générosité. Quel est donc le pensionnaire assez cancre, assez déhonté, qui oserait, ce jour-là, refuser de payer sa part, sa moitié, son tiers ou son quart d'une bouteille de *vieux mâcon*, de *vieux bourgogne*, même de *vieux tavel*? Ah! fi donc!

Le tavel y jouit surtout d'une prodigieuse estime. Le thorins seul l'emporte; mais on s'élève rarement jusqu'au thorins; et, pour ce qui est du champagne, oh! ma foi! si quelque habitué lâche un jour le champagne, il y a saisissement, rumeur, brouhaha! Le fait restera. Le fait se transmettra de génération en génération. Le fonds de commerce sera vendu, revendu, et revendu encore; le personnel de la pension se sera recomposé cent fois, que le fait demeurera tradition, debout, impérissable, comme ces colonnes de granit qui survivent, isolées, à toutes les révolutions d'empires, à toutes les commotions du globe.

Ainsi donc, il est bien entendu que si M. Charles vous invite, ce ne sera jamais un jour de grand *extrà*; ce sera le lendemain ou même le surlendemain, pour participer à la consommation des

derniers débris, s'il en reste; et il en reste. C'est-à-dire que vous êtes prié au convoi d'un poulet, d'un pâté, d'un lapin, d'une tourte. Que la pâte vous en soit légère!

Eh bien! n'importe! Acceptez. Que risquez-vous? Dînez-y. Si vous êtes gourmet, rien ne vous empêchera, en sortant d'y dîner, d'aller encore dîner ailleurs.

Et puis, la partie mangeante y est fort curieuse à observer. Elle se compose de clerks inférieurs, de jeunes commis de magasin, de petits bureaucrates, et de mille autres, y compris de soi-disant artistes, et cette espèce de littérateurs illettrés, qui signent : un tel, *homme de lettres*; et se contentent provisoirement du sourire approbateur de l'hôtesse, en attendant celui de la Gloire. En un mot, le béotien abonde. Cela produit une conversation, ou plutôt, un bavardage assez plaisant à entendre une fois en sa vie.

Vous pourrez même y trouver un farceur, lequel, si vous êtes nouveau-venu, tâchera, pour l'avantage de tous, de vous engager dans quelque bizarre pari, d'où résulte, à vos dépens, un café général; et dans un second, en vue du petit verre.

Le sujet de gageure le plus habituel est celui-ci : « Monsieur, je parie le café, pour toute la société, que j'aurai bu cette bouteille de bière

« avant que vous n'ayez avalé un biscuit. » Et là-dessus, si le défi est accepté : — « Agathe! allez chercher un biscuit pour ces messieurs. — Mais, madame, il n'y en a plus. — Il y en a chez le pâtissier, j'imagine! Allez chez le pâtissier. Un gros biscuit, entendez-vous? »

Et en effet, votre adversaire a englouti déjà tout le contenu de la bouteille; il est sur le point d'engloutir la bouteille elle-même, que vous êtes encore à allonger le cou, à écarquiller les yeux, à étouffer, à faire d'incroyables efforts, pour avaler la queue de ce maudit biscuit. Vous perdez, mais trop heureux d'être encore vivant!

Enfin, pour dernier agrément, on vous sert un cure-dent à la fin du dîner; car le cure-dent naît à la *pension bourgeoise*, pour ne finir qu'où commencent les bonnes manières, c'est-à-dire, aux bonnes tables de bonnes maisons. En deçà, le cure-dent est une affaire de ton, d'orgueil, d'utilité souvent. Il est certaines gens qui tiennent à promener leur cure-dent dans tous les lieux publics, de six heures du soir jusqu'à l'heure du coucher. C'est un témoignage visible qu'ils ont dîné. C'est une décoration, une récréation, une société économique. Un cure-dent leur tiendra lieu de café, de spectacle, de courtisane, de tout.

Mais à ce qui précède ne se borne pas tout l'avantage de la *pension bourgeoise*. On vous y

procure, de plus, l'émotion dramatique du jeu à longue date. Il est rare que l'hôtesse n'ait pas à vous proposer, au moment du dessert, par un : *à propos, messieurs, etc.*; et moyennant dix sous, quinze sous, un franc, deux francs, un billet de loterie domestique, pouvant vous rapporter, sur le premier numéro de la première série du premier tirage du premier mois suivant, quelque boîte en carton doré, quelque jonc reverné, quelque montre en argent, quelque foulard anglais, quelque édition du Voltaire-Touquet; ou même, à vous célibataire, quelque pièce d'indienne pour robe; laquelle indienne est d'une finesse, ah!... touchez plutôt!... et d'un teint!... ah! quel teint!... c'est une occasion magnifique! et cela, assure l'hôtesse, d'un ton mélancolique, au profit d'un pauvre employé sans emploi, d'un pauvre père de famille qui s'est cassé le bras; ou d'une pauvre femme en couche de son neuvième. Je ne vous conseille donc pas de rejeter la charitable proposition de l'hôtesse, pour peu que vous teniez à ne passer, nulle part, pour un anthropophage; d'autant moins qu'il ne reste plus que trois billets à placer. Règle générale, il reste toujours trois billets. Prenez, prenez. Ce doivent être les bons, puisqu'il n'en reste que trois.

Si au contraire vous refusez, vous n'aurez pas

tourné le dos, qu'elle dira de vous, à ses plus familiers : — « Je ne sais pas, en vérité, où  
« M. Charles, qui est un charmant jeune homme,  
« va pêcher toutes les connaissances qu'il nous  
« amène! voilà un *mossieur* qui m'a l'air bien  
« ladre, n'est-ce pas? Il est possible que je me  
« trompe; mais il y a des gens, réellement, qui  
« n'ont pas plus de cœur que rien du tout! Pourvu  
« qu'ils mangent et qu'ils boivent, ces gens-là  
« s'embarrassent peu de tout le reste. Ils vous  
« verraient tirer la langue d'une aune, qu'ils ne  
« vous tendraient seulement pas la main! »

Et alors, soyez-en sûr, vous ne serez jamais admis, le dimanche et les fêtes, aux petites parties fines de la maison. Car, dans beaucoup de *pensions bourgeoises*, le dîner dominical est suivi, en hiver, à l'usage des abonnés de prédilection, qui toutefois sont garçons encore, d'une petite réunion *sans conséquence*, et, comme ajoute l'hôtesse, à *la bonne flanquette*; laquelle a lieu dans la pièce voisine de la salle à manger, près du poêle en faïence qui les chauffe toutes deux par égale portion.

Là, on joue au loto, d'abord des marrons, du cidre et des gâteaux feuilletés; ensuite de quoi, on passe aux petits jeux innocents, à *Collin-Maillard*, par exemple, à *la main chaude*, au *petit bonhomme*, ou aux charades en action; et

on finit par le tir des gages, par les pénitences, le chevalier de triste figure, le portier du couvent, ou le pont de Cythère, qu'on exécute, au choix, avec l'hôtesse, sa jeune demoiselle de vingt-sept ans, une voisine, sa petite fille de quatre ans, ou enfin, si la société masculine est nombreuse ce jour-là, avec la grosse Agathe qu'on a fait venir tout exprès du fond de sa cuisine, où elle dormait en tricotant; et qu'on admet aux bénéfices du cidre, des marrons et des embrassades, afin qu'il y ait, consciencieusement, assez de joues pour toutes les lèvres.

Parfois, trop souvent même, on condamne la demoiselle de l'hôtesse à chanter une romance; et alors, elle en chante six, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Ce qui fait que je lui préférerais la grosse Agathe, bien que celle-ci épande un parfum de casseroles, comme la Vénus de Virgile un parfum d'Empyrée. Mais Agathe, du moins, possède le plus agréable de tous les talents de société, le talent de ne point chanter de romances, et surtout de ne pas pincer de la guitare.

Or, ce que nous venons de dire de la *pension bourgeoise*, peut s'appliquer, en quelques points, à ce qu'on appelle plus spécialement la *table d'hôte*. La *table d'hôte* commence ordinairement à quarante sous, et finit à quatre francs.

Au-dessus de quatre francs c'est le *dîner*, c'est le *souper*. On *dîne* dans telle maison; on *soupe* dans telle autre. Tout-à-l'heure nous verrons pourquoi.

On conçoit, d'ailleurs, que toutes les dénominations ci-dessus dépendent beaucoup plus encore de la vanité du *donneur à manger*, que du prix de sa table; mais, forcés que nous sommes de nous renfermer dans les généralités, nous ne pouvons tenir compte de quelques inflexions à la règle. Revenons.

Si la *table d'hôte* proprement dite est supérieure à la *pension bourgeoise*, sous le rapport gastronomique, il faut convenir qu'on y dîne, en revanche, beaucoup plus tristement. La *table d'hôte* a peu d'habitues à long terme, et conséquemment peu de convives qui se connaissent, qui se possèdent, qui soient liés assez pour se moquer les uns des autres. Or, quel plaisir social peut-il y avoir, je vous le demande, là où l'on ne se moque point les uns des autres?

Les meilleures tables, en ce genre, sont celles des grands hôtels. C'est là qu'au coup de cloche viennent converger des appétits de tous les coins de l'univers. Mais là, conséquemment, point de conversations générales, point de saillies, point d'extravagances, point de bêtises pouffantes. On

y est bête, mais en dedans, mais pour soi. C'est de l'égoïsme. Quand on n'est bête que pour soi, c'est absolument comme si on ne l'était pas; et, vraiment, ce n'est point la peine de l'être. Il vaut autant, alors, être un homme d'esprit!

Le convive de la *table d'hôte* est ceci à peu près. C'est un homme qui arrive à l'heure dite; tant pis si la pendule retarde! qui accroche son feutre à la patère; se place à table de manière à assurer l'indépendance de ses tibias; passe la main dans ses cheveux pour en redresser la structure; salue en général; reçoit de l'hôte ou de l'hôtesse un salut ou sourire de 3 fr. 50 c.; déploie sa serviette et se la fixe au-dessous du menton; puis mange, boit, marmotte vingt paroles; se récurve le bout des doigts, si l'usage des *lavabos* a pénétré jusque-là; et enfin se lève, se secoue des miettes de pain qui peuvent saupoudrer ses habits; enlève le duvet que la serviette y a pu laisser, au moyen d'un peu de salive dont il se mouille le creux de la main; reprend son chapeau, lui donne le coup d'avant-bras; salue, sort, et va digérer ailleurs.

Que si, par impossible, c'est lui qui s'est trouvé en retard, et non point la pendule, il en a pour un grand quart d'heure à entendre les obséquieux reproches de l'hôtesse. — « Oh! mon

« dieu!... il n'y a plus rien... on ne sait que vous donner... François, demandez donc au *chef* s'il n'a pas quelque chose. »

François va faire un tour à la rue, revient et dit que le *chef* n'est plus là.

« Effectivement, » reprend l'hôtesse, « je me souviens qu'il m'a demandé la permission de partir de fort bonne heure, parce que sa femme est en couche. Mon dieu! comme ça se trouve mal!... comme c'est désagréable!... c'est comme un fait exprès... Il faut précisément qu'il n'y ait plus rien aujourd'hui!... Ma foi! je ne puis vous offrir que ce qui reste. Ce sera un peu froid; et c'est vraiment dommage! Tous ces messieurs ont trouvé le dîner excellent... mais vous sentez que quand les choses ne sont plus chaudes... Allons, allons, cela vous apprendra, monsieur, à être exact une autre fois. »

La *table d'hôte*, comme nous l'avons dit, prend ensuite le nom de *dîner*, ou celui de *souper*. Le prix est de quatre ou cinq francs, même plus, même moins, même néant. Effectivement, il est des tables, et ce sont les meilleures, où l'on mange gratis. Il suffit d'être *présenté*. On veut bien vous rendre en comestibles une partie de l'or que l'on va vous voler.

Car c'est seulement dans les maisons de jeu,

patentes ou non patentes, que se donnent les *dîners*, les *soupers*, et quelquefois les *bals*, et quels bals ! Le dîner, le souper, l'entrechat n'est plus là qu'un prétexte. Le vrai but, c'est le jeu, l'écarté, le vingt-et-un, la roulette, le vol.

Dieu me garde de vous esquisser le personnel des plus importants de ces coupe-gorges légaux ! Ce serait de la personnalité. Vous y retrouveriez, avec trop de chagrin, une foule de ces renommées littéraires, artistes, scientifiques, militaires, industrielles, tribunitiennes, gouvernementales, dont la France est si fière. Gardez vos illusions, lecteur. L'illusion, c'est la virginité de l'homme. Quand on la perd, c'est pour toujours ; et vraiment, vous avez bien le temps d'en être défloré sans remède, quand viendra le grand jour du jugement dernier.

Je n'essaierai point non plus de vous peindre le personnel des petits *Frascatis*, licites ou illucites. Il y aurait témérité à le faire après le tableau si complet, qu'un de nos collaborateurs vous a déjà donné des *maisons de jeu* de Paris. Je n'aime point à mal refaire ce qui a été bien fait.

Je m'en tiendrai aux seuls traits qui vont suivre.

Les *tables d'hôte*, ou mieux dit les *dîners* de bas lieux, sont servis avec une prodigalité si mi-

sérable, un luxe si mesquin, une opulence si pauvre, qu'on les regarde, avec raison, comme les dessertes des grandes tables bourgeoises, et des grands dîners diplomatiques, et des grands festins ministériels. Ce qui n'a pas été mangé ici, vient se faire dévorer là.

Le même mélange de luxe et de misère s'y fait remarquer en la personne des convives. Les habits y sont fins, mais râpés jusqu'à la corde ; on y porte beaucoup de brillants, mais ces brillants ne sont que verre et chrysocolle ; et je ne voudrais pas jurer que l'or même, ou plutôt que l'argent, qui se joue là sur un tapis graisseux, ne fût aussi fausse monnaie.

Ces *tables d'hôte* sont, d'ailleurs, le rendez-vous de tout ce que Paris renferme de vieux mauvais sujets, d'étourdis ruinés, de filous de bon ton, de hâbleurs, de grugeurs, de Phrynés à vendre, de Faublas à acheter. C'est une bande fort équivoque.

Vous y trouverez nécessairement un logogriphe vivant, orné de deux moustaches grisonnantes, et d'un large ruban rouge. On ignore son nom, son état, sa demeure. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se nomme *commandant*. Il répond au nom de *commandant*.

Défiez-vous du *commandant* !

Et pour pendant, de toute nécessité aussi, une grande et sèche femme, s'étiquetant baronne de Saint-Elme, ou bien de Saint-Amour, ou bien de saint n'importe quoi; ayant un chapeau de rencontre, un fichu de hasard, des gants sales qu'elle ne quitte jamais, même pour se mettre à table; et une robe de mousseline blanche, au plus froid de l'hiver. Elle trahit quarante ans, mais n'en avoue que trente. Elle parle sans cesse de ses ex-chevaux, de son ex-mari, de ses ex-valets; le tout, avec un ton traînant et un heurtement de consonnances qui étonneraient, si madame de Saint-Elme n'attribuait ces légères incorrections de style à son trop de séjour dans les cours étrangères.

Du reste, madame la baronne s'assoit, sans grandes façons, sur les genoux du premier venu; elle boit sans beaucoup de répugnance, dans le verre de son voisin, le vin d'*extrá* qu'il a pu se faire servir pour lui; et elle vous embrassera volontiers, *cher petit*, pour un verre de rhum.

Il paraît que cela se pratique ainsi dans les cours étrangères.

Défiez-vous de la baronne.

Mais c'est assez, car le reste fait dégoût à voir. Et, pour résumer en deux mots la morale de cette longue esquisse: Défiez-vous aussi, gour-

mands; défiez-vous, gais convives, de la table d'hôte de Paris, qu'elle soit *gargote, cuisine bourgeoise, pension bourgeoise, table d'hôte, ou dîner, ou souper*. Je ne connais, pour qui veut dîner bien, dîner joyeusement, dîner honnêtement, qu'une seule chose au monde, qui soit pire que de dîner à table d'hôte:

C'est de ne pas dîner du tout.

L. D. DERVILLE.

